



TOM

PICCIRILLI

LE DERNIER MURMURE

série noire
GALLIMARD

SÉRIE NOIRE

Collection créée par Marcel Duhamel

TOM PICCIRILLI

LE DERNIER MURMURE

TRADUIT DE L'ANGLAIS (ÉTATS-UNIS)
PAR LAURENT BOSCO

nrf

GALLIMARD

Titre original :
THE LAST WHISPER IN THE DARK

© Tom Piccirilli, 2013.
This translation published by arrangement with Bantam Books, an imprint of
Random House, a division of Random House LLC.
© Éditions Gallimard, 2019, pour la traduction française.

Couverture : D'après photo © plainpicture / Ignatio Bravo (détail).

Vous qui supportez le poids d'un péché qui ne peut s'effacer, d'une ombre qui ne peut s'estomper, d'un amour obsédant éclairé par la lune, d'une erreur irréparable, d'une réputation qui vous colle à la peau, du manque d'un père disparu, d'un cœur sombre, des froides bourrasques de l'histoire, des éclats d'une honte inoubliable, d'un désir secret que vous fuyez, d'une terrible comptine dans la tête, d'une forme derrière vous dans le miroir, d'une histoire inachevée, d'une leçon enfin apprise, d'un nom bien choisi qu'on ne prononcera plus, Le dernier murmure vous est dédié.

Un secret, ce n'est pas quelque chose qui ne se raconte pas. Mais c'est une chose qu'on se raconte à voix basse, et séparément.

MARCEL PAGNOL

Nous ne pouvons, seulement une heure, être bienveillants les uns pour les autres ; nous chuchotons, nous glissons des insinuations, nous ricanons, nous grimaçons pour couvrir de honte un frère. Ah ! malgré notre orgueil, à nous autres hommes, que notre race est petite !

ALFRED LORD TENNYSON

PREMIÈRE PARTIE

LE DERNIER CHIEN EST DEVENU FOU

Le premier murmure dans le noir.

Terrier, je suis enceinte.

Je faisais ce rêve horrible avec Kimmy. Un souvenir très net nourri par mon imagination dérangée. Quand j'étais au ranch, les autres gars me tenaient à distance et m'obligeaient à dormir dans une cave meublée d'une couchette à une place. J'avais tendance à divaguer. Je parlais et je gueulais dans mon sommeil. Je m'entendais parler et j'essayais de me répondre. Je la voyais, assise au coin de mon lit, en larmes, qui détournait le visage. Je tendais la main vers elle et me réveillais d'un coup, couvert de sueur, la tête bourdonnante.

Terrier, je suis...

Je faisais ce rêve et ce rêve me pénétrait pour la quatrième nuit de suite.

On était au Commack Motor Inn, un de ces motels payables à l'heure où on faisait étape quand on voulait un peu de temps en tête à tête. L'intimité et la confidentialité ne comptaient pas parmi les avantages de vivre dans une grande maison habitée par une famille de hors-la-loi. À cette

époque, mon père avait quitté les chemins de traverse mais ça ne le menait jamais nulle part. Ma mère veillait sur Dale, ma petite sœur encore bébé, et sur Vieux Berger, mon grand-père, qui commençait à s'égarer dans son Alzheimer, sa personnalité s'écoulant par une vieille blessure par balle à l'arrière de son crâne. Mes oncles Mal et Grey ne s'éloignaient pas de la maison pour mener à bien leurs combines et leurs arnaques. Mon frère Collie était le seul à avoir assez de respect pour ses mauvais coups ailleurs, de jour comme de nuit. Et les parents de Kimmy ne pouvaient pas me sacquer et me gardaient à l'œil comme ces retraités à l'affût de Japonais chargés de surveiller les côtes californiennes en 1942.

On reprenait notre souffle, allongés, enlacés. Ses cheveux humides me balayaient la joue. J'allumai une cigarette, inhalai une longue bouffée. Je soufflai la fumée, lui proposai la clope. Elle l'écrasa sur le côté de la table de nuit gondolée. Elle posa ses lèvres contre mon oreille.

— Terrier, je suis enceinte.

On avait baissé les stores à moitié pour atténuer les lumières du parking. L'air conditionné poussé au maximum faisait un boulot de merde. La chambre était plongée dans l'obscurité et je ne distinguais pas bien l'expression de son visage. Des cendres rougeoyaient encore sur la table de nuit. Sa voix était calme, mais je n'aurais su dire si elle était heureuse, inquiète ou les deux à la fois. Nous n'avions pas vingt ans, ni l'un ni l'autre.

— Elle, dis-je, on ne va pas lui donner un putain de nom de chien.

Cela fit rire Kimmy, et son rire apaisa la tension qui ne

me quittait jamais. Avant qu'elle m'en soulage, et que, dans un souffle, mes muscles se relâchent et s'alanguissent, je n'avais pas conscience de cette tension.

— Elle ? demanda-t-elle. Donc, tu voudrais une fille ?

— Je crois bien.

— Pourquoi ?

Je n'eus même pas besoin de réfléchir.

— J'aime bien l'idée de dire : je rentre voir les filles.

Mes fantômes me remirent le grappin dessus. Pas moyen de bouger sans les avoir aux trousses. Ils allaient et venaient, et me jugeaient. Mes yeux s'ouvraient dans l'aube pâle et ils étaient à mes côtés. Mon frère mort, mes oncles morts, debout près de moi, prêts à reprendre la lutte. Il y avait aussi Chub, mon meilleur ami. Il allait mourir si je ne l'aidais pas. Une part de moi souhaitait sa mort. Le reste savait qu'on était lié tous les deux par notre histoire commune. Si je ne parvenais pas à le sauver, je ne me sauverais pas non plus. Il me regardait calmement. Des bulles de sang perlaient entre ses lèvres. Il me dit : *Je suis encore en vie, connard.*

À nouveau, on était en pleine veillée funèbre. Mon frère Collie avait tenu plus de cinq ans avant d'être traîné dans ce couloir de prison au blanc dément. Après une courte et inévitable démonstration de défi où il avait accueilli les matons à coups de poing et de pied, il avait renoncé à ses dernières volontés, s'était retrouvé sanglé sur une table et on lui avait fait l'injection.

Pendant que son sang s'empoisonnait, je ne le quittai pas des yeux dans l'espoir qu'il tenterait d'établir le contact avec moi dans ses ultimes secondes pour m'expliquer ce qui avait conduit à sa folie meurtrière. Mais dans son regard haineux, pas un signe, ni aucune trace de remords. Il eut un rictus méprisant au moment où le second piston s'abaissait, paralysant ses poumons. Son regard resta de pierre, mais pouvait-on lui en vouloir ? Il poussait son dernier soupir devant une assemblée qui le vouait à l'enfer.

Sa disparition nous laissa sous le choc, et malgré toutes nos stoïques résolutions, nous étions incapables de faire face à une nouvelle perte. Mon oncle Mal avait été assassiné quelques jours plus tôt, poignardé dans la cour. D'après ce

que disaient mes parents, mon oncle Grey s'était converti à la grande arnaque et coulait des jours heureux pleins de sexe et de satin, peut-être du côté d'Atlantic City ou de Reno.

En l'espace d'une semaine, mon père avait perdu trois des plus importantes personnes de sa vie, et voilà que son meilleur ami agonisait, couché sous la table de la cuisine.

JFK n'avait rien bu ni mangé depuis trois jours. Il avait dix ans, et le museau couvert d'épais poils gris. Il était toujours massif et musculeux, avec un front large et des traits féroces qui n'avaient rien perdu de leur intensité.

Il n'avait pas l'air de beaucoup souffrir mais ne cessait de s'affaiblir. Comme nos ancêtres blottis autour d'un feu pour essayer d'éloigner les terreurs de la nuit, on se serrait autour de lui sur le sol de la cuisine.

Par moments, JFK balayait la pièce du regard, posant ses yeux sur chacun d'entre nous. À chaque fois qu'ils se posaient sur ma mère, elle murmurait son nom et le caressait entre les oreilles. Mon père, homme plutôt réservé de nature, essayait d'alimenter un bavardage joyeux pour le bien de JFK. J'avais du mal à reconnaître sa voix forcée et faussement enjouée. Airedale, ma sœur, n'arrêtait pas de lui caresser les flancs en disant :

— C'est notre garçon, ça, c'est notre bon garçon.

Sa langue asséchée sortait de sa gueule quand il tentait de lever la tête pour nous lécher. Il soupirait de temps à autre, battant une fois ou deux de sa queue bosselée, et se réinstallait pour essayer de trouver le sommeil.

— C'est notre garçon.

Le moment était venu de le faire piquer. On le savait tous. Même mon paternel le savait. Mais cet homme au réalisme

glacé dans tout autre domaine refusait d'envisager le transfert de JFK chez le véto. Ma mère argumenta à voix basse, le suppliant de changer d'avis. Il refusa. D'abord, je m'étais rangé à son avis, parce que, comme mon père, j'étais minable dès qu'il s'agissait des choses essentielles. C'était la cruauté de l'amour.

— Papa, il est temps, dit Dale avec une détermination tendue qui gâtait sa beauté. Elle l'attrapa par ses joues mal rasées pour tenter de le sortir de son hébétude. Il était petit et maigre, et Dale était plus grande que lui à présent, mais il lui opposa son inébranlable force de caractère. Il y avait ce truc en lui qu'on ne pouvait ni ébranler ni convaincre.

Mon père nous transperça tous du regard. Le moindre muscle de son corps était dur et tendu. Son silence fit monter la pression dans la pièce, comme l'instant de calme angoissant qui précède les tempêtes.

Dans un coin du salon, assis dans son fauteuil roulant, Vieux Berger regardait des dessins animés à la télé. Là où quasi tout le reste avait échoué, la lente agonie de JFK avait réussi à l'atteindre dans son brouillard cognitif. Il avait maintenant d'étranges moments de lucidité où il appelait le chien, lui proposant d'aller faire une balade au parc, avec une voix d'enfant trop enthousiaste, et un peu effrayée.

Le quatrième jour, le souffle de JFK se fit encore plus rugueux. Il avait respiré en sifflant toute la matinée, et il lâcha vers midi une petite flaque d'urine rougie de sang. J'allai chercher une pelle dans la remise et me mis à creuser un trou sous le pommier où JFK s'allongeait parfois au soleil. Quand je revins, ma mère, à genoux, nettoyait le sol avec un torchon. Et mon père faisait semblant d'être ailleurs.

— Pinscher, dit-elle, il faut que ça cesse.

Elle se releva, posa la main sur son bras puissant et je vis se gonfler les tendons et les veines de son poignet tandis qu'elle serrait et serrait de plus en plus fort pour essayer de capter son attention.

— Tu dois arrêter tout ça. Il souffre. Il souffre le martyr.

Mon père ne voulait pas la regarder. Il alla devant la porte d'entrée dans la brise glacée d'automne qui s'infiltrait par la moustiquaire. On aurait dit qu'il admirait la véranda. Il y avait passé des milliers de nuits à scruter les bois des environs, refaisant le chemin de sa vie avec JFK couché à ses pieds.

Il me fallut chercher profondément en moi pour trouver ce qui me restait de courage et de compassion. Il ne semblait pas y en avoir des masses.

— Il faut qu'on l'emmène... Pinscher?

— Je ne le ferai pas piquer. Nous... Nous n'avons pas le droit. Je ne voudrais pas qu'on me vole mes dernières heures. Pas même une seule minute. Je ne lui volerai pas son temps.

N'importe qui d'autre aurait pu trouver ça ironique venant de la part d'un homme qui avait été voleur professionnel et excellent cambrioleur avant de prendre sa retraite et de s'asseoir sur son porche pour boire de la bière en crevant d'ennui. Mais il ne parlait pas pour lui ou pour le chien. Il pensait aux victimes de Collie, surtout aux enfants.

— Tu crois que j'ai tort? demanda-t-il.

— Oui.

Il hocha la tête, son expression opérant un aller-retour entre l'ignorance et un léger agacement. Il s'assit à table juste au-dessus de JFK et regarda partout sauf vers le chien.

Ma mère essaya une dernière fois de lui faire entendre raison. Sa colère commençait à se voir.

— Pinscher, il est à l'agonie. Donnons-lui un peu de paix et de respect.

— Tu crois que ça changera quelque chose ?

— Je le crois.

— Pas moi.

— Je sais, mais tu as tort.

Mon père haussa les épaules. Je remarquai que ça lui faisait balancer les cheveux devant les yeux. Il avait toujours eu les cheveux en brosse, mais depuis quelques mois il les laissait pousser. C'était un signe infime des changements qui s'opéraient en lui et ça m'inquiétait. Il me demanda d'aller lui chercher une bière. J'en pris une dans le frigo et la déposai devant lui. Il avala la moitié de la bouteille en une goulée.

Ma mère me fusilla du regard. Je savais ce qu'elle voulait dire. On allait devoir se passer de son autorisation. Il faudrait que je porte JFK sur le siège arrière de ma voiture et que je l'emmène tout seul chez le véto. J'étais sûr que mon père n'essaierait pas de m'arrêter. Il était déjà bourré de remords et je me demandais s'il m'en voudrait toute sa vie. Chez nous, les Rand, on ne pardonne pas facilement. Nous, les Rand, on a la mémoire longue, jusqu'à ce qu'Alzheimer nous transforme le cerveau en tapioca.

JFK gémit faiblement quand je le soulevai du sol. J'ouvris la moustiquaire d'un coup d'épaule et le portai dans l'allée jusqu'à ma voiture. Ma mère suivait. Elle s'assit à l'arrière avec lui, chassant avec ses pouces les larmes de ses yeux. Au bout de quelques secondes, mon père s'installa à l'avant et regarda droit devant à travers le pare-brise, les bras croisés

sur la poitrine, ses veines noires rampant sur le dos de ses mains puissantes.

— Si tu vas avec Terry alors je reste avec Grand-Père, dit ma mère.

— Je vais avec Terry, répondit mon père.

— Très bien.

JFK dort pendant tout le trajet. Je me surpris à espérer qu'il serait mort à l'arrivée. Je voulais qu'il s'en aille naturellement sans perdre une minute du temps qui lui était alloué. Je ne voulais pas qu'il lutte jusqu'à son tout dernier souffle. Je ne voulais pas qu'on lui fasse un shoot mortel, comme à Collie.

Quand on arriva au cabinet du vétérinaire, JFK me scrutait de ses yeux grands ouverts. Il remua deux fois la queue, la langue pendante. Mon père ouvrit la marche jusqu'à l'entrée, avec la tête d'un type qui s'apprête à braquer une banque.

Je portai JFK à l'intérieur, le serrant contre moi, son museau tourné contre mon torse. Son urine sanglante imbibant ma chemise. Je ne m'arrêtai pas à l'accueil pour signer ou expliquer mon cas et l'emmenai directement dans la salle d'examen où je dis à l'assistante du véto qu'il fallait le piquer. Son badge indiquait *Missy*. Elle posa des questions sur son âge, ses habitudes alimentaires, l'état de ses selles, d'éventuels vomissements, et sur notre assurance vétérinaire. Je m'interrogeai sur l'intérêt de toutes ces conneries. Mon père ne disait rien. *Missy* entreprit de reculer lentement vers la porte avec un sourire méprisant collé sur le visage. Je réussis enfin à lui expliquer la situation.

Missy répéta ses questions et je lui répondis du mieux que

je pouvais. Elle dit que le véto n'allait pas tarder. JFK sembla encore s'affaiblir pendant qu'on attendait. Je caressais son flanc et lui souhaitais une mort plus douce.

— Ça va aller, mon vieux, tout va bien se passer, dis-je.

Mon père savait ce que cachait mes mots et me couvrit les mains pour m'obliger à cesser.

Le badge avec le nom du véto était encore plus grand qu'un insigne de shérif. Dr George Augustyn. Un nom autoritaire, un nom fait pour impressionner. On s'était déjà rencontrés, mais je ne l'avais pas revu depuis cinq ans. Le docteur George avait la bonne mine baraquée d'un acteur de série B qui avait réussi à force de sourires et de fossette au menton.

En appelant JFK «Johnny», il essaya de le faire asseoir. JFK, qui cherchait toujours à faire plaisir, s'efforça de se redresser en gémissant sur le métal glissant de la table d'examen. Sans y parvenir. Le docteur George prit quelques notes, ausculta la cage thoracique et le ventre du chien. Je gardais une main sur sa patte avant, passant mon pouce entre ses coussinets. J'avais l'impression de n'avoir fait que ça pendant des heures.

Je ne pouvais pas m'arrêter.

George avait un code éthique à respecter. Il refusa de piquer JFK sans lui avoir d'abord fait subir un examen complet.

Dans le dossier du chien, je remarquai qu'on l'avait inscrit dans la famille des pitbulls. Je faillis expliquer que JFK était en fait un American Staffordshire. Je réalisai combien il était stupide de se soucier de ça maintenant, et fermai ma gueule.

Mais l'instant d'après, c'était devenu pour moi le truc le plus important au monde.

— Vous avez tout faux ! criai-je. C'est un American Staffordshire.

Je secouai le menton comme pour me vider la tête, mais cela ne fut d'aucune aide. Heureusement, personne ne fit attention à moi. Mon pouce continuait d'aller et venir entre les coussinets de la patte avant du chien. Le docteur George dit à Missy qu'il fallait lui faire une radio. Ensemble, dans leur blouse imprimée de chatons qui dansaient, ils soulevèrent JFK. Avec mon père, on s'apprêtait à les suivre, mais, d'une voix sans appel, le vétérinaire nous intima de ne pas bouger.

Épaule contre épaule, on resta là, oscillant sur le seuil. À cet instant, je me sentis plus proche de mon père que depuis des semaines.

J'avais beaucoup de secrets enfouis, certains qu'il aurait voulu connaître et beaucoup d'autres qu'il préférerait continuer à ignorer. Je voulais parler mais ne savais absolument pas quoi dire.

Vingt minutes plus tard, Missy fut de retour. Elle nous expliqua qu'ils avaient décelé une occlusion intestinale. Rien de grave. L'opération ne durerait qu'une demi-heure. Elle demanda si on était d'accord pour y procéder. Mon père commença à bafouiller.

— Bien sûr qu'on est d'accord, déclarai-je.

Et enfin, on se regarda dans les yeux.

Cela prit presque une heure, plus une autre pour évacuer les effets de l'anesthésie. On était assis dans la salle d'attente comme de futurs papas. Des gens entraient et sortaient avec

leurs animaux. En passant lourdement devant moi, un vieux chien de berger me renifla l'entrejambe. Deux chiots beagles se poursuivirent dans la pièce, bataillant et roulant l'un sur l'autre en poussant des aboiements espiègles. J'avançai le pied, ils se précipitèrent pour mordiller ma chaussure. La porte s'ouvrit.

— Maintenant, vous pouvez le voir, dit Missy.

Dans une cage grillagée et fermée, JFK commençait à peine à se réveiller. Sa patte avant, celle que je lui caressais tout à l'heure, était rasée et reliée à une perfusion. Son ventre était bandé. Quand il émergea, ses yeux se mirent à briller, et il remua la queue. Après deux tentatives, il parvint à se lever. Il bâilla, chancelant sur ses pattes, et émit un bruit comme s'il s'éclaircissait la gorge avant un grave monologue. Mon paternel avait un grand sourire tatoué sur le visage. Il colla son nez contre la truffe de JFK et le chien lui octroya un coup de langue vorace.

Le menton frémissant du docteur George refroidit tout le monde. La voix chargée d'irritation, il nous détailla le régime que JFK devrait suivre dans les prochaines semaines. D'insipides pâtées protéinées qui l'aideraient à récupérer plus vite.

J'attendais la suite. Mon père aussi. On baissait la tête en prévision du coup de fouet à venir.

— Dès qu'un animal montre des signes de maladie...
attaqua le vétérinaire.

Il marqua une longue pause. Une pause tendue comme du fil de fer barbelé.

— Dès qu'il montre le *moindre* signe de traumatisme ou de maladie, vous devez me l'amener immédiatement au

cabinet. C'est clair? *Immédiatement.* Pourquoi avez-vous tellement attendu?

— C'est ma faute, dit mon père. Je ne voulais pas qu'on le pique.

— Un examen ne débouche pas forcément sur une euthanasie.

Un éclair mauvais, dur comme le diamant, apparut dans les yeux de mon père. Comment expliquer ce qu'une injection létale signifiait pour nous? Il humecta ses lèvres.

— Je m'en rends compte à présent.

— John F. Kennedy aurait pu y passer.

— Oui.

— Et vous auriez pu lui épargner beaucoup de souffrances.

— Oui.

George secoua son séduisant visage.

— Et quand son heure sera venue, il sera plus humain de le piquer que de le laisser endurer une telle agonie.

— À présent, je comprends.

— *Bien.* Vous pouvez rester ici près de lui jusqu'à ce qu'il soit assez réveillé pour repartir tout seul.

Deux jours plus tard, je rebouchais le trou sous le pommier avec JFK assis à mes côtés, qui martelait de sa queue le sol gelé.

On était environ à cent mètres du bois qui abritait la tombe sans pierre ni croix de mon oncle Grey, un homme que j'avais aimé, admiré, mais qu'il m'avait fallu abattre à la fin.

JFK me refit le coup du raclement de gorge et je me retournai vers lui.

— Quoi? demandai-je.

Il leva la patte et la posa sur mon cœur.

Je pris ça pour un geste de pardon. J'aurais pris n'importe quoi pour un signe de pardon.

Presque toutes les nuits depuis près de deux mois, je surveillais le garage de Chub Wright, mon ex meilleur ami, et gardais un œil sur lui lors de ses rencontres avec différentes équipes de braqueurs qu'il aidait à planifier leurs itinéraires de fuite. Chub vendait de grosses cylindrées aux moteurs gonflés, et des informations sur les radars, les positions de la police routière, ses déplacements, les meilleures routes pour sortir de la ville et les planques possibles.

Depuis que j'avais commencé ma surveillance, Chub avait eu affaire à trois équipes. Je n'avais reconnu aucun des gus. Tous l'avaient payé ce qu'il demandait. Une partie en cash avant le coup et un petit pourcentage sur les bénéfices une fois la pression retombée. Jusqu'à présent, une seule bande était revenue pour lui donner sa part. Mais personne, dans le monde des voleurs, ne se serait risqué à l'arnaquer. Chub s'était fait un nom et savait encore user de son influence, d'abord parce qu'il connaissait les bonnes personnes, mais surtout parce que, pendant des années, il avait frayé avec ma famille.

Rien ne justifiait qu'il continue à prendre ce genre de risques. Il avait un travail honnête qui rapportait. Je savais

tout de ses finances légales. J'avais fouillé son bureau et découvert ses deux livres de comptes. Tous deux annonçaient des bénéfices. Mes rêves étaient de pire en pire. Kimmy m'y suppliait de faire attention à son mari. Au réveil, je goûtais son parfum sur mes lèvres. Au réveil, j'avais du sang de Chub sur les mains. Même après une longue douche, je les voyais toujours rouges. Je regardai l'heure. Dix heures pile. Le garage était plongé dans le noir. Chub devait être chez lui avec sa femme et sa fille en train de regarder la télé, de grignoter des chips ou de faire l'amour à Kimmy. Le vent glacial me grattait la gorge. Chub arriva à dix heures et quart. Sa chance finirait par tourner. C'était fatal. Pourtant, il continuerait à la tenter, jusqu'à ce qu'un gang se retourne contre lui ou que les flics montent un coup fourré. Pas d'autre échappatoire que la prison ou un cercueil. Je le regardai se garer, entrer dans le garage, allumer la lumière dans les box et pénétrer dans son bureau. J'envisageai de traverser le parking pour le saluer et lui serrer la main. J'avais déjà fait un essai, mais ça s'était mal fini. Je me renfonçai dans l'obscurité, allumai une cigarette et fumai en scrutant les fenêtres du garage.

Des phares balayèrent le parking. J'écrasai le mégot par terre et me tapis dans le noir.

Cette nouvelle équipe était composée de quatre types très soudés. Le chauffeur conduisait une GTO bleu-noir avec un moulin trafiqué. Ils étaient lourdement armés. Ils portaient des vêtements identiques : vestes noires, chaussures noires, feutres noirs en laine, et chevelures teintées avec la même nuance de noir. Une tactique que les braqueurs utilisaient parfois sur un hold-up pour embrouiller les témoins

et empêcher les passants d'établir une description fiable. C'était la première fois que je voyais une équipe utiliser ce stratagème avant un braquage. Ça voulait dire qu'ils tenaient Chub en dehors du coup. Ils ne lui faisaient pas entièrement confiance. Soit il s'agissait d'une prudence naturelle, soit ils se méfiaient sérieusement de lui. Ça me rendit un peu nerveux.

Ils parlèrent calmement. Leurs voix étaient hachées et lapidaires. Les trois premiers suivirent Chub à l'intérieur pendant que le quatrième montait la garde et patrouillait sur le parking.

Toujours en mouvement, il n'entra pas une seule fois pour se réchauffer quelques minutes. La température glaciale ne semblait pas le déranger. Il fit un grand tour du parking entre les épaves et les voitures de collection que Chub avait restaurées, inspectant l'intérieur à travers les pare-brise et vérifiant les banquettes arrière. Puis il revint sur ses pas, les mains près du corps, un .32 plaqué contre sa jambe droite.

Je connaissais les trucs pour me fondre dans l'obscurité, mais j'eus quand même du mal à rester devant lui tandis qu'on se tournait autour. Par deux fois, il s'approcha à moins d'un mètre de moi. Si je n'avais pas été un monte-en-l'air affûté, il m'aurait repéré à tous les coups.

C'était une équipe de types aguerris et professionnels, mais je n'aimais pas toute la quincaillerie qu'ils trimballaient. Même le chauffeur était enfouraillé. D'expérience, je savais que les chauffeurs ne portaient jamais d'arme. Leur unique fonction consistait à garder leur calme en attendant que le reste de l'équipe ait fini le braquage, et ensuite à sortir tout le monde de là. Tout ce qu'un flingue ajoutait, c'était cinq

années de taule supplémentaires si on se faisait poisser sur la scène du crime. Un chauffeur avait besoin de puissance sous le capot, pas de puissance de feu.

On continuait à jouer à cache-cache le quatrième type et moi. Ça faisait une demi-heure que Chub était avec les autres à l'intérieur. Il devait leur avoir déjà tracé un plan de fuite bien préparé, qui tenait compte de tous les imprévus. Charge à eux de repérer la route une bonne demi-douzaine de fois avant le casse pour dépister les problèmes éventuels et s'assurer que tout allait marcher comme sur des roulettes.

Chub sortit et les accompagna vers une Mustang Fastback de 1969 garée près de la grille du fond. À côté, en second choix, une Dodge Challenger de 70. Cachés derrière un amas d'épaves, les deux bolides étaient invisibles depuis la rue. Ils devaient être irréprochables, cent pour cent légaux avec tous les papiers en règle. C'était une des raisons qui amenaient les gangs de braqueurs chez Chub. Il ne fourguait jamais de voitures volées. Les flics n'avaient aucune raison de le surveiller parce que tout, dans son garage, était légal.

Le chauffeur jeta un œil sous le capot de la Mustang, et ce qu'il y vit sembla l'impressionner. Leurs voix étaient portées vers moi par le vent. Ça causait de couple moteur, de changements de vitesses, de montée en puissance et d'accélération maximale. Ils s'entraînèrent à entrer et ressortir de la deux-portes à l'étroite banquette arrière. Pour monter sur un coup à quatre, c'était un choix bizarre. Je pensais qu'ils auraient choisi la Dodge plus spacieuse. Et même là, ça m'aurait étonné parce qu'il me semblait qu'une quatre-portes était préférable pour offrir à chacun un point d'entrée et de sortie. Mais ce n'était pas moi le braqueur.

Le quatrième type avait toujours son calibre 32 à la main. Ça avait l'air de ne déranger personne, pas même Chub qui faisait celui que ça ne dérangeait pas, mais je savais qu'il n'aimait pas ça. Il détestait les armes autant que moi. Une clef à molette dépassait de sa poche arrière. L'outil parfait pour fracasser un crâne. Il se tenait de profil pour l'avoir toujours en face de lui. Le chauffeur lui tendit la main en ricanant. Chub se contenta de sourire en hochant la tête. Il n'allait pas se priver de ses mains.

L'équipe s'entassa dans la Mustang. La voiture dans laquelle ils étaient venus était sûrement volée. Chub la ferait disparaître de son parking contre une petite somme versée à un de ses complices.

Le chauffeur ne put s'empêcher de faire hurler plusieurs fois le moteur de la Mustang avant de l'engager dans l'allée. Mais dès qu'il fut dans la rue, il respecta les limitations de vitesse.

Ils venaient de tourner au coin de la rue quand je sautai dans ma voiture pour leur filer le train.

Un voleur doit être capable de faire des filatures. Je leur laissai une avance significative et changeai de voie sans arrêt. On traçait droit vers l'ouest et le centre-ville. Il y avait toujours pas mal de monde sur la Long Island Expressway. Ça m'était sorti de la tête pendant les années où j'avais vécu caché au pays du grand ciel. À mon retour à New York, j'avais mis du temps à me réhabituer aux gaz d'échappement et aux embouteillages à toute heure, pare-chocs contre pare-chocs.

Le conducteur prit la sortie Wantagh Parkway et s'amusa à enquiller des ruelles.

Je fis exactement ce qu'il fallait, mais il me faussa compagnie. Ce fut net et sans bavure. Il était là, et la seconde d'après, il n'y était plus. Il m'avait semé facilement. Je ne pensais même pas qu'il se savait suivi. Il avait pris ces chemins de traverse pour s'entraîner à casser une filature, au cas où il en repèrerait une un jour.

Il y a de ces paranos.

S'ils m'avaient grillé, je n'allais pas tarder à le savoir. Ils n'étaient pas du genre à s'enfuir. Soit ils allaient me serrer pour découvrir qui j'étais, soit ils allaient essayer d'inverser les rôles et de me pister jusque chez moi.

Je mis les gaz et regagnai l'autoroute. Direction sud. Il y aurait plus de trafic, mais je bifurquai vers Sunrise Highway. Avec toutes les voies d'accès à des centres commerciaux et des quartiers résidentiels, je pourrais repérer plus facilement une filature si on me collait aux fesses et j'aurais plus de chance de m'en débarrasser. La circulation se fluidifia. Aucune trace du chauffeur dans mon rétro, mais j'attrapai quand même un léger mal de cou à force d'enquiller les demi-tours et les virages au frein à main. Je décidai de ne pas rentrer à la maison.

J'allai à l'Elbow Room. C'est là qu'était venu Collie avant d'accomplir ses méfaits, et c'est là qu'il était retourné se détendre après. Dans ma famille, on disait qu'il s'était laissé happer par le côté sombre, cette zone de panique et de désespoir qui faisait faire n'importe quoi quand on enfrenait la loi, qui conduisait un voyou surpris en train de braquer un magasin d'alcool à prendre des otages et à refroidir des innocents.

Mais je continuais à penser qu'il y avait forcément eu une

raison pour que Collie ait perdu la sienne. Quand j'étais allé le visiter dans le couloir de la mort, il m'avait expliqué qu'il n'y en avait pas et que j'allais devoir apprendre à vivre avec ce fait. Mais jusqu'à présent, je n'avais pas appris grand-chose.

Elbow Room était l'endroit où je venais poser des questions sans réponses. Penser à mon frère et essayer de l'oublier. Ou quand j'avais besoin de faire une pause et de réfléchir au coup suivant.

Je me garai sur le parking et attendis cinq minutes. Aucune trace de la caisse des malfrats. Ça me rassura de penser que le chauffeur m'avait semé sans même m'avoir repéré. Et ça me donna à réfléchir sur ce qu'il pourrait faire s'il se savait suivi.

Je descendis de voiture et entrai dans le bar. C'était le plus mal famé du coin. Et ça ne s'était pas arrangé depuis le dernier verre que j'y avais bu, des mois plus tôt.

Assis dans le fond, des hommes désespérés rumaient leurs pires erreurs. Quelques parties de billard sans passion étaient en cours. Des putes taquinaient les perdants un peu plus effrontément qu'ailleurs. Elles ne s'encombraient pas de finesse et mettaient tout sur la table.

Le jukebox vomissait un riff de basse épais, le genre à mettre le feu à une étudiante en pleine séance d'effeuillage, sauf qu'on n'était pas dans une boîte de strip-tease. Je ne saisissais pas ce que cette musique était censée provoquer chez les autres. Les types bourrés reluquaient les putains ou les filles défoncées au bar, et se mataient entre eux. Tous semblaient avoir envie de se mettre sur la gueule. Les hommes avaient envie de frapper sur leur femme, leurs

mêmes et leur patron. Ils avaient envie d'égorger quelqu'un avec les dents. De faire sauter à la bombe leurs sociétés de crédit. Ils voulaient chier sur le gazon de la Maison-Blanche. Tirer un coup avec une fille de bar n'apaiserait pas ce genre de douleur. On le savait tous. Personne ne cherchait la transaction coûte que coûte. Les putes avaient autant besoin d'affection que de cash. La salle entière vibrait de tension et de fragilité.

Les enceintes martelaient derrière moi. Je jetai un coup d'œil à la caisse. Partout où j'allais, je regardais la caisse. C'était instinctif.

Comme dans un film noir des années 40, la salle était baignée de pénombre et de fumée. Je n'avais pas envie de chercher un box et m'installai au coin du bar dans la partie la moins éclairée de la salle.

Je ne la remarquai pas, assise à côté de moi, avant que mes yeux ne se soient faits à l'obscurité. Soudain, tout sembla s'éclairer comme à midi et je réalisai que la plupart des crétins regardaient dans sa direction. J'étais à une sacrée place d'honneur.

Juchée sur son tabouret, juste hors d'atteinte, elle focalisait autant l'attention que si elle posait sous des projecteurs. Tous les hommes de la salle la regardaient avec mélancolie. Ils la mataient carrément, pas assez finauds pour la reluquer dans le miroir du bar. Leurs murmures accompagnaient la musique comme des choristes sur un refrain. À côté des autres femmes aux lèvres cireuses qui cherchaient à se faire payer des coups et à piquer des billets sur le comptoir, elle ressemblait à un morceau de paradis sur des talons hauts de huit centimètres.

Elle avait une beauté naturelle, sensuelle, et des yeux gris rieurs. Ses cheveux noirs coupés aux épaules n'étaient pas à la mode. J'aimais bien ça. Les autres types aussi. Les choses du temps passé rendaient sentimental. Ça montrait qu'elle traçait son propre chemin. En y réfléchissant, c'était ce qu'on voulait tous : une femme différente, puisqu'on n'était pas différents les uns des autres. Un peu plus jeune que les autres femmes de l'assemblée, elle avait une dizaine d'années de plus que moi. Toutes les formes au bon endroit, un menton qui commençait à peine à s'affaisser. Des lèvres charnues en forme de cœur, un nez en trompette et des fossettes qui apparaissaient seulement quand elle faisait un petit sourire narquois, sans l'adresser à rien ni personne en particulier. Comme tout le monde, elle récitait son propre monologue intérieur. Le sien la rendait heureuse. Peut-être qu'elle se moquait de nous.

Elle fit signe au barman et paya son verre. Un gin tonic. Ce n'était pas le bon endroit pour prendre un gin tonic, mais elle fit en sorte que ça le devienne. Elle portait une robe noire bien ajustée aux bras nus malgré le froid glacial. Est-ce qu'elle épatait la galerie ou s'était-elle fait larguer là comme d'autres filles dans la salle ? Par un copain camionneur de passage, un mari qui se serait barré au milieu d'une engueulade, un amoureux lassé qui aurait voulu marquer le coup.

J'essayai de ne pas la dévisager. Quand le serveur se pointa, je commandai un Jack Daniel's avec du Coca en m'efforçant de garder mes yeux braqués vers l'autre côté du comptoir.

Personne ne m'avait suivi dans le bar. Je m'étais garé juste devant et personne n'avait touché à ma voiture. Je jetai un

œil sur le parking et ne vit nulle part la Mustang en maraude. J'étais de plus en plus sûr d'avoir semé le gang. Je ne me sentais plus aussi proche de mon méchant chien de frère mort.

— Tu n'es pas comme les autres, dit-elle.

C'est ce qu'on veut tous entendre. On a tous envie d'y croire, qu'importe que ce soit vrai. Je respirai un bon coup, puis avalai une gorgée, déterminé à ne pas me laisser prendre à ce genre de piège. Histoire de marquer ma résistance, je comptai jusqu'à cinq, puis je cédaï. J'étais seul. Mon cœur comportait de nombreuses fissures.

— Qu'est-ce qui te fait penser que je suis différent ? demandai-je.

— Tu as le pas léger. Tes épaules sont bien droites quand tu t'assois. Les autres... eh bien, tu n'as qu'à voir. Ils sont avachis, tous autant qu'ils sont. Ils lancent des regards noirs dans le vide et ils se bouffent les joues.

Elle voulait que je regarde, alors je regardai.

— Les temps sont durs.

— Les temps seraient plus doux que ça ne changerait pas, répliqua-t-elle. Ils sont comme ça. Ils se traînent. Ils vont se traîner dehors pour se faire polir le jonc dans leur voiture. Ils vont se traîner jusque chez eux, vomiront dans leurs chiottes et obligeront leur femme à nettoyer par terre.

C'était la vérité mais pas toute la vérité.

— C'est là que tu ajoutes « juste comme mon père » ?

— Non, ce n'est pas là.

Elle sourit à nouveau. C'était bizarre de sourire à ce moment-là.

— Je ne le connais pas, mon père. Mais il se traîne sûrement, lui aussi, comme les autres.

— Tu les intimides, fis-je. Quand il n'y a pas quelqu'un d'aussi canon que toi dans la pièce, ils ne sont pas remplis à ce point-là de désespoir et de haine d'eux-mêmes.

— Moi, je les intimide ?

— C'est comme un parfum que tu diffuses. En plus, ils te prennent pour une pute.

— Qu'est-ce qui te dit que je n'en suis pas une ?

— Tes yeux.

— Tu as bien dit mes yeux ?

— Tes yeux, c'est ça.

— Je ne sais pas si c'est une vanne ou un compliment.

— Restons courtois et disons que c'était un compliment.

Elle finit son gin tonic. Sans sourire. J'avais jeté un froid dans la conversation. Quand on dit à une femme qu'elle est superbe sans intentions précises, il faut faire attention.

— Tu es ici dans un but précis, fit-elle, mais ce n'est ni pour prendre une cuite, ni pour tirer un coup.

— Comment peux-tu en être aussi sûre ?

— Tu es trop... *sur tes gardes*.

Je souris. Ce n'était pas un sourire charmeur, mais celui d'un condamné. Je n'étais jamais allé en prison, mais je vivais comme un prisonnier, toujours à cran.

— Bon Dieu, dit-elle. C'était quoi ça ? Tes yeux ont qua-

siment virés au noir et tu t'es raidi comme si tu avais mis ta langue dans une prise de courant.

— Là, tu me dragues.

— C'était électrique. Regarde mes poils, ils sont encore tout dressés.

Elle me montra son bras droit. C'était exact. Je finis mon verre et en commandai un autre.

Elle fit pivoter son tabouret vers moi, je me tournai vers elle. Elle m'évalua ouvertement, détaillant mon visage et mon corps, de haut en bas, de bas en haut. Elle pencha la tête en découvrant ma mèche toute blanche. Puis se pinça les lèvres, le menton baissé.

— Pas mal, les cheveux gris précoces. Ça t'apporte quelque chose.

— Ouais. De l'âge.

— Plus que ça. Et je ne parle pas de « caractère », ce fourre-tout galvaudé qui sert à exprimer quelque chose qu'on n'arrive pas à cerner. Pas du caractère, donc : de la *détermination*.

— Qui êtes-vous, jeune dame ?

— Je m'appelle Darla, répondit-elle.

Je souris encore, d'un sourire plus apaisé cette fois.

— Allez ! Personne ne s'appelle Darla. Ce n'est même pas un nom de scène.

— Qu'est-ce que tu en sais ?

— J'ai une certaine expérience en matière de faux noms. Ses lèvres se soulevèrent aux encoignures.

— Comment ça ?

— J'ai vécu cinq ans avec une fausse identité.

— Et tu avais pris quel nom ? demanda-t-elle. Nick Steel ? Mickey « la Torpille » Morelli ? Johann Kremholtz ?

— J'ai des trous de mémoire.

C'était la vérité.

— Eh bien, si tu t'étais appelé Darla, tu t'en souviendrais. Et si tu t'y connaissais un brin, tu saurais que c'est un putain de bon nom de scène.

Elle se pencha, comme si elle voulait m'embrasser, puis se recula, comme si elle craignait que je saute sur l'occase.

— Et ton vrai nom ?

— Terrier Rand.

— Terrier. Parce que tu traques tes proies jusque dans leurs terriers ?

— Parce que, dans ma famille, on a tous des noms de chiens.

Elle haussa les sourcils.

— Ça a l'air marrant chez vous.

— Plus tellement.

Je pris mon whisky et la contemplai au-dessus du bord du verre. Elle soutint mon regard.

Elle avait raison sur un point : il y avait de l'électricité dans l'air.

— Tu veux qu'on se casse ?

Darla n'avait pas encore parlé d'argent. Même à l'Elbow Room, une professionnelle aurait essayé de se faire payer d'avance. Darla continuait à me mater de ses yeux amusés. Ça m'échauffait et me faisait frissonner à la fois. Peut-être que je m'étais trompé sur son compte.

À force d'être cynique à crever, j'étais peut-être arrivé à

une mauvaise conclusion. Une femme provocante peut faire un crétin de n'importe qui.

Elle lut en moi comme dans un livre et éclata d'un joli rire limpide et honnête.

— Je ne fais pas payer tout le monde, tu sais. J'ai le droit d'offrir des échantillons gratuits pour fidéliser ma clientèle.

— L'Elbow Room n'est pas ton genre de terrain de chasse.

— Je n'ai pas encore de terrain de chasse. Et je ne suis pas sûre d'en vouloir. Je suis encore en train d'évaluer mes chances. Le contexte économique actuel m'a coûté une maison et un mariage, qui périlait de toute façon parce que mon mari était un alcoolique accro aux amphètes. J'ai trente-cinq ans, une libido au-dessus de la moyenne et un boulot de vendeuse qui paie un dollar de plus que le salaire minimum. Je suis étranglée par les crédits et les prêts bancaires. Alors je me suis dit que je pourrais me faire en douce quelques gains crapuleux.

Je regardai encore une fois dehors et ne remarquai rien.

— Donc tu es juste une femme moderne et libérée?

— Ce ne sont pas les mots qu'aurait utilisés ma mère, mais oui, pourquoi pas?

— Avec ton sex-appeal, je parie que tu rouleras sur l'or en un rien de temps.

— C'est gentil.

Ça l'était peut-être, au vu des circonstances. Tout était relatif. Darla regarda par la fenêtre.

Elle eut assez de tact pour ne pas me demander ce que j'y cherchais.

Elle se pencha à nouveau et j'inhalai une pleine bouffée

de son grisant parfum de femme. Elle n'en mettait pas d'autre.

— Je me suis dit que je pouvais faire mes débuts ici, continua-t-elle. Mon mari s'y arrêta souvent le week-end, pour picoler à s'en rendre malade et claquer son salaire en crystal et en filles.

— Pourquoi? demandai-je. Avec une femme comme toi qui attendait à la maison?

Son sourire s'assombrit.

— Parce que au lit, je lui faisais peur. Je ne suis pas sûre de savoir pourquoi. Il était beau, bien bâti et très, très gentil. Et je l'aimais, et je voulais le rendre heureux. J'aurais fait n'importe quoi pour lui. Il le savait. Tous les deux, au début, on cassait la baraque. Puis il a commencé à se mettre la pression et à m'en vouloir, et en fin de compte, il s'est laissé couler. Pendant un temps, il est tombé dans la méth. Il préférait payer une étrangère pour avoir ce que je lui donnais à l'œil. Il ne supportait plus l'intimité, j'imagine. Une semaine avant nos deux ans de mariage, il est entré en cure de désintox. Le temps qu'il décroche, on nous avait repris la maison. Du coup, à sa sortie, il n'y avait que moi pour l'attendre. Et on s'est séparés. Une fois qu'on t'avait pris ta maison, quitter tout le reste devait être facile. Bien sûr, il n'a jamais admis se défoncer, poursuivit Darla. Même quand je le suivais jusqu'ici et que je l'attrapais sur le parking en train de s'envoyer une pipe avec une femme sur les genoux, il me racontait que ça n'était pas ce que je croyais.

— Les types chargés comme des mules avec le pantalon baissé font de mauvais menteurs.

— J'ai retenu la leçon, Terrier.

Parler de son mari avait allumé une étincelle de douleur dans ses yeux sombres.

— Est-ce qu'on t'appelle Terry?

— Oui.

— Ça t'ennuie si je t'appelle Terry?

— Non. C'est comme ça qu'on m'appelle.

Elle finit son verre et je lui en commandai un autre.

— En tout cas, je ne suis pas sûre que ma nouvelle petite entreprise ait de l'avenir. Personne ne m'a draguée de toute la nuit. Même pas toi.

— Tu es trop séduisante pour ce lieu. Tu mets mal à l'aise le crétin moyen. Si tu comptes persévérer dans cette voie, tu passerais mieux dans le bar d'un hôtel chic. Les hommes d'affaires en voyage ont des défraiements. Leurs femmes ne sont pas dans le coin, elles sont toutes restées dans le Wisconsin.

— Merci du conseil. Tu t'y connais en méthodes de voyou. Tu es un mac?

— Non, je suis un voleur.

Elle n'eut pas l'air surpris. Peut-être comprenait-elle vraiment ce que signifiait avoir le pied léger.

— Tu es un bon voleur?

— Cette seule question blesse mon orgueil.

Elle eut un petit ricanement.

— Je la retire. Avec moi, ton secret est entre de bonnes mains.

— Ça n'est pas un secret. Tout le monde sait que chez les Rand, on est tous des voleurs.

— Toute la famille?

— Oui.

— Et être un voleur célèbre, ça n’interfère pas dans le côté cachottier indispensable à ton métier ?

Certains mots étaient drôles. *Cachottier* en faisait partie. Je rigolai.

— Parfois, si.

J’avais envie d’elle. Sa chaude sensualité m’excitait. Je me balançai sur mon tabouret.

— Maintenant, tu as du temps pour réaliser tous tes autres rêves, dis-je.

— Tout ce dont j’ai toujours rêvé, c’était d’avoir une famille heureuse.

Elle exhala un soupir qu’elle avait dû garder à l’intérieur depuis des mois ou des années.

— J’imagine que ça a l’air idiot.

— Pas pour moi. Tu n’avais pas d’autres aspirations avant de le rencontrer ?

— Il était tout ce à quoi j’aspirais. Lui ou quelqu’un comme lui.

— Allez. Devenir mannequin ? Jouer la comédie ?

Elle se fendit d’un franc sourire.

— Ça se voit tant que ça ?

— Tu es une femme splendide. Les très belles personnes se font payer très cher pour exhiber leur beauté sur les scènes du monde entier.

On resta un moment assis sans rien dire. Autour, les pauvres types marmonnaient, soupiraient, buvaient, allaient et venaient. Je levais les yeux chaque fois que quelqu’un poussait la porte.

— Tu as toujours l’air d’être sur le point de t’échapper,

LE DERNIER MURMURE

TOM PICCIRILLI

TRADUIT DE L'ANGLAIS (ÉTATS-UNIS) PAR LAURENT BOSCO

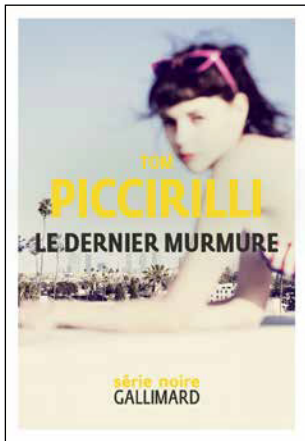
Depuis la mort de Mal et l'exécution de Collie, la famille Rand est en lambeaux. Alors que son père sombre dans Alzheimer et que sa jeune sœur, Dale, multiplie les fréquentations douteuses, Terrier Rand doit faire face à ses démons tout en préservant un semblant d'unité.

Quand la famille de sa mère reprend contact après plus de trente ans de silence, Terrier découvre les Crowe. Perry, son grand-père, lui fait une demande aussi impérative qu'étrange : il doit cambrioler ses studios de tournage pour y récupérer des copies de films...

Au même moment, Chub, l'ami d'enfance de Terrier, disparaît dans des circonstances troubles à la suite d'un braquage raté. Sa compagne, Kimmy, l'amour de jeunesse de Terrier, lui demande de l'aider à retrouver son mari.

Terrier se plonge une fois de plus, malgré lui, dans les bas-fonds pour obtenir des informations. Que cache Perry Crowe ? Qu'est-il arrivé à Chub ? Qui est vraiment ce mystérieux cousin John, qui ressemble tant à Collie et qui tourne avec insistance autour de Dale ?

Auteur d'une trentaine d'ouvrages, Tom Piccirilli s'est notamment illustré dans le domaine du fantastique et de l'horreur. Avec *Le dernier murmure*, second volet du diptyque commencé avec *Les derniers mots* (Série Noire, 2018), il continue de surprendre par une plume tantôt sensible, tantôt violente, mais toujours maîtrisée et humaine.



LE DERNIER MURMURE
TOM PICCIRILLI

Cette édition électronique du livre
Le dernier murmure de Tom Piccirilli
a été réalisée le 20 mai 2019 par les Éditions Gallimard.
Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage,
(ISBN : 9782070145843 - Numéro d'édition : 267350).
Code Sodis : N62868 - ISBN : 9782072548444.
Numéro d'édition : 267352.